

Libretto

GILES MILTON

LES SABOTEURS DE L'OMBRE

La guerre secrète de Churchill
contre Hitler

Traduit de l'anglais
par FLORENCE HERTZ

libretto

Titre original : *The Ministry of Ungentlemanly Warfare*

Copyright © Giles Milton 2016

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN: 978-2-36914-756-5

*À Simon,
parfait gentleman en toutes circonstances*

Clive, mon ami, cette guerre n'est pas faite pour les gentlemen. C'est une lutte à mort. Nous nous battons car c'est notre existence même qui est menacée par l'idéologie la plus terrible jamais conçue par l'homme – le nazisme. Et si nous perdons, il n'y aura pas de match retour l'année prochaine, peut-être même pas avant cent ans!

Colonel Blimp de Michael Powell
et Emeric Pressburger

PROLOGUE

Le monde devenait fou en ce printemps 1939 – c'était du moins ce que se disait Joan Bright. Énergique jeune femme de vingt-neuf ans, tête bien faite et chignon discipliné, elle venait à Londres pour chercher un emploi de secrétaire, ayant tout juste refusé un poste de gouvernante en Allemagne auprès des enfants de Rudolf Hess, le second d'Hitler à la tête du parti nazi.

Lorsqu'elle l'avait sollicité, un vieil ami lui donna un conseil étrange. Elle trouverait du travail si elle se rendait «à la station de métro de St. James's Park à 11 heures du matin un certain jour, un œillet rose à la boutonnière». Il ajouta qu'une dame l'attendrait pour l'emmener passer un entretien.

Joan ne crut qu'à moitié son ami. Plus le jour du rendez-vous approchait, plus elle se persuadait qu'il lui faisait une bonne blague. Elle tenta malgré tout sa chance et, comme annoncé, vit venir à elle son mystérieux contact. La dame se présenta à voix basse et désigna un immeuble édouardien de briques rouges un peu plus loin, expliquant que ce serait le lieu de l'entretien.

Joan fut menée à destination par un chemin détourné à travers le dédale de ruelles et de passages qui s'étend entre Broadway et St. James's Park. Sa bouillante imagination en surchauffe, elle se convainquit que son accompagnatrice avait choisi ce trajet dans l'intention évidente «d'arriver sans se faire remarquer»¹. Bien que ne sachant toujours rien de l'emploi qu'on allait lui proposer, elle avait bon espoir de convenir à la tâche, ayant précédemment travaillé à Chatham House, où son efficacité et sa discrétion avaient fait grande impression sur ses collègues.

Ce ne fut qu'en arrivant au quatrième étage du grand immeuble résidentiel qu'elle eut la confirmation qu'il ne s'agirait pas d'un job ordinaire. Introduite dans un bureau qui donnait sur Caxton Street, elle fut mise en présence d'un officier répondant au nom de Chidson, «homme petit, roux et méticuleux»². Il se présenta rapidement puis poussa vers elle un papier à signer. Intimidée, elle n'osa pas demander ce que c'était. Elle griffonna simplement son nom en bas de la page et la rendit au colonel. Au passage, elle vit que c'était l'Official Secrets Act: elle était désormais liée par le secret-défense.

Le colonel Chidson reprit le document, posa son regard d'acier sur Joan, et lui demanda si elle savait pourquoi on l'avait fait venir à Caxton Street. Quand elle répondit que non, il lui apprit qu'elle était pressentie pour un travail si secret que les Allemands la tortureraient si elle avait le malheur de se faire prendre.

Joan en resta coite, s'étant attendue à être évaluée sur ses compétences de sténodactylo et sur sa capacité à préparer du bon thé bien noir. Dans le silence qui suivit, Chidson se leva de son siège et lui fit signe de le rejoindre à la fenêtre. Il désigna une silhouette immobile au coin de Caxton Street et de Broadway.

« Ce type a fait le guet là toute la matinée, dit-il. Quand vous partirez, il ne doit pas vous voir. Tournez à gauche et continuez sans vous arrêter³. »

Il n'y avait pas eu de proposition d'embauche à proprement parler, mais le colonel s'adressait à elle comme si elle avait déjà été retenue pour le poste. Il la fit asseoir, et répéta que « des choses vraiment terribles » lui arriveraient si elle se faisait capturer par les Allemands. Cette fois, il entra un peu plus dans les détails : « On vous enfoncera des aiguilles sous les ongles de pied⁴. »

Un moment, elle fut tentée de ne voir que le côté comique de la situation qui ferait hurler de rire sa colocataire, Clodagh Alleyn, quand elle rentrerait. Pourtant, l'attitude glacée du colonel Chidson, qui ne lui avait pas adressé un seul sourire de tout l'entretien, la fit réfléchir. Elle savait aussi que dans les journaux et à la TSF on ne parlait plus que de la guerre.

Hitler avait réussi un coup de plus dans sa politique expansionniste quelques semaines plus tôt. Le 15 mars, il avait envoyé ses troupes prendre la Bohême et la Moravie, achevant ainsi l'annexion des territoires d'une Tchécoslovaquie démantelée. Les soldats allemands avaient rencontré si peu de résistance qu'Hitler, triomphant, avait pu se rendre à Prague dès le lendemain pour proclamer la constitution du protectorat de Bohême-Moravie, placé sous le contrôle du Troisième Reich. Le Premier ministre britannique, Neville Chamberlain, avait beau prétendre que cette invasion n'était pas une agression, beaucoup de ses concitoyens commençaient à penser que sa politique d'apaisement avait vécu.

Joan, elle aussi, était profondément inquiète. Elle redoutait que son pays ne se trouve entraîné dans un conflit pour lequel il était extrêmement mal préparé. Mais tout

bien considéré, malgré cette crainte et les mises en garde du colonel Chidson, elle avait trop besoin d'un travail à plein temps bien payé pour hésiter très longtemps. D'ailleurs, jeune, célibataire et libre comme l'air, elle n'était pas rebutée par un peu d'étrangeté et de mystère. Cela pourrait même être amusant. Elle se convainquit qu'«il n'y avait rien de bien méchant», et elle remercia le colonel de l'avoir choisie, bien qu'il ne se soit à aucun moment prononcé directement. Elle promit d'arriver ponctuellement le lendemain matin à son nouveau travail.

Joan ne l'aurait jamais avoué au colonel Chidson, mais elle était plutôt contente de rejoindre une équipe «dans laquelle le vrai et le faux marchaient main dans la main»⁵. Et pourtant, elle ne put s'empêcher de hâter le pas en sortant de l'immeuble par Caxton Street, et d'éviter avec soin de rencontrer le regard de l'homme inquiétant qui attendait encore au coin de la rue.

Joan dut attendre encore vingt-quatre heures avant d'apprendre en quoi consisteraient ses fonctions. Dans l'intervalle, elle eut tout le loisir de songer à l'étrange aventure qui commençait. Sa joie d'avoir trouvé un emploi se mêlait au malaise de l'incertitude, puisqu'elle ne savait pas ce qu'il lui serait demandé. Elle avait l'impression d'entrer dans une zone grise, un monde qui faisait fi de toutes les règles admises par la société.

Joan Bright ne fut pas la seule à voir sa vie bouleversée en ce printemps 1939. À une petite centaine de kilomètres au nord de Londres, à Bedford, un passionné de caravanes nommé Cecil Clarke bricolait derrière chez lui dans son atelier du 171 Tavistock Street, quand sa femme vint lui dire qu'on le demandait au téléphone.

Il alla répondre et eut une conversation qu'il trouva

extrêmement bizarre. Non seulement son interlocuteur ne voulait pas lui acheter de caravane, mais il ne s'intéressait pas non plus au système de suspension antirollis que Clarke venait d'inventer. Pas moyen de lui soutirer plus d'informations. L'homme refusa de révéler le motif de son appel et quant à décliner son identité, il resta, comme il le formula lui-même, «très discret»⁶. Il consentit seulement à indiquer qu'ils s'étaient rencontrés deux ans plus tôt et qu'il viendrait à Tavistock Street le lendemain.

Cecil Clarke raccrocha, passablement intrigué, se demandant bien qui était cet homme et ce qu'il lui voulait. Tout comme Joan Bright, il eut le sentiment que cet événement inattendu allait pimenter son existence.

Il ne se trompait pas. La visite qu'il reçut le lendemain devait changer sa vie du tout au tout.

LE TROISIÈME HOMME

Cecil Clarke ressentait pour sa caravane l'amour fou qu'un homme éprouve en général pour sa femme. Il était aux petits soins avec elle, la bichonnait, faisait reluire sa carrosserie beurre frais en la recouvrant généreusement de cire pour automobile Richfield.

Haute de plus de quatre mètres, la caravane dépassait les bus londoniens à impériale, et son châssis surbaissé était une innovation technique révolutionnaire. Mais sa vraie beauté était son luxueux intérieur. Il y avait des toilettes, plusieurs chambres, une salle de douche, l'eau courante chaude et froide, un générateur maison. Un bar très bien garni. Pas étonnant que Cecil l'ait surnommée le « Pullman des routes »¹.

Il avait construit sa caravane chez lui, dans son atelier de Bedford. Les week-ends, il l'accrochait derrière sa grosse automobile pour l'emmener faire des parcours d'essai sur route, fonçant dans la campagne avec sa femme, Dorothy, cramponnée au tableau de bord, et leurs deux fils, John et David, qui faisaient les fous à l'arrière.

Quand leur père annonça qu'ils partaient tous en vacances dans le nord du pays de Galles, les deux garçons poussèrent des cris de joie. Il y eut quelques moments difficiles à la sortie de Bedford : Cecil avait surélevé la caravane pour ajouter une couchette, si bien qu'il fallait s'arrêter à tous les ponts pour s'assurer qu'elle passait.

Une fois qu'ils furent en pleine campagne, le conducteur se décontracta. Devenu « tout à fait blasé », il se contentait de « foncer à toute allure quand il voyait un pont – heureusement sans jamais causer trop de dégâts ». Quand on pense que John et David grimpaient sur le toit « d'où ils avaient une très belle vue »², on s'étonne qu'il ne se soit pas plus inquiété.

Cecil Clarke, « Nobby » pour les intimes, avait fondé sa société LoLode (la Low Loading Trailer Company) à la fin des années 1930. Il était l'ingénieur de l'entreprise, et Madame Clarke se chargeait du secrétariat. Toutes les caravanes de LoLode étaient équipées du système de suspension breveté qui garantissait aux passagers un confort incomparable. Cette invention faisait la fierté de Clarke, car il en avait élaboré les plans, en était le styliste et le mécanicien.

Clarke était un homme solide et lent, un bon gros géant à lunettes, à la charpente lourde et aux mains capables. Moitié génie, moitié savant distrait, c'était une sorte de professeur Cosinus grand fumeur et fervent patriote. Il amusait ses voisins qui l'aimaient bien : « Il représentait un certain idéal, voulant toujours à sa façon améliorer la société³. » Car pour Cecil, « améliorer la société », c'était lui offrir des caravanes plus confortables. Ses voisins de Bedford se lançaient des regards attendris en voyant « Nobby » lustrer ses carrosseries chéries, sans comprendre qu'ils avaient devant eux un magicien de génie.

En effet, son cœur ne faisait pas seulement boum ! pour les caravanes. Jeune engagé volontaire lors de la Première

Guerre mondiale, il avait été affecté à un bataillon de pionniers et était devenu artificier. Il aimait « que ça saute⁴ » et se vit décerner la croix militaire pour sa participation explosive à la bataille de Vittorio Veneto. Bien qu'ayant réintégré la vie civile un peu plus facilement que ses compagnons d'armes, il continuait pourtant, dans un coin de sa tête, à avoir envie de tout faire péter.

Au cours de l'été 1937, Clarke avait placé une publicité pour LoLode dans sa revue préférée, *Caravan and Trailer* – le magazine des caravanes et des remorques. La description qu'il donnait de son produit était la suivante : « véhicule d'habitation de trois couchettes de conception très moderne »⁵. Il y avait même un habitacle pour les domestiques à l'arrière.

Or le rédacteur en chef de *Caravan and Trailer* était un certain Stuart Macrae, ingénieur en aéronautique de formation tombé par accident dans le journalisme. Il avait été intrigué par les photos de l'étrange création de Clarke et avait eu envie de lui rendre visite à Bedford. Il avait même pris sa journée pour faire le déplacement.

Il avait tout d'abord été déçu. C'était, rapporte-t-il, « un homme très gros à l'élocution hésitante qui me parut certes sympathique, mais pas d'une intelligence exceptionnelle ». Il changea très vite d'avis. Clarke avait le cerveau en accordéon : il aspirait les idées, les brassait, puis les expulsait en produisant un résultat nettement plus harmonieux. Pour lui, il n'y avait pas de problème qui n'ait pas de solution.

Clarke avait emmené Macrae dans son garage pour lui montrer « son dernier bébé ». C'était une construction beaucoup plus volumineuse qu'elle n'en avait l'air sur les photos, et « aérodynamique par-dessus le marché ». Macrae n'en revenait pas : il avait l'impression de se trouver face à « un engin venu du futur »⁶.

Clarke lui proposa de faire un tour d'essai dans la campagne du Bedfordshire pour tester le confort de la caravane. Macrae se mit à l'aise sur les coussins Dunlopillo et se rinçagentement le gosier avec les bonnes bouteilles du bar. Et comme «il n'était pas question d'alcootests à l'époque» – et que personne ne voyait d'un mauvais œil l'alcool au volant –, il put rentrer à Londres sans crainte de se faire contrôler.

Quand il retourna au magazine le lendemain matin, ayant un peu mal aux cheveux, il écrivit un long article sur le prototype extraordinaire de Clarke, et l'anecdote aurait pu en rester là car Stuart Macrae démissionna de *Caravan and Trailer* peu après pour devenir rédacteur en chef de *Armchair Science* – un mensuel de vulgarisation scientifique.

Mais voilà, un beau matin du printemps 1939, la secrétaire de Macrae reçut un appel mystérieux. «Un certain Geoffrey Je-ne-sais-quoi veut vous parler», annonça-t-elle en passant la tête dans son bureau – il y avait urgence apparemment. Macrae prit le téléphone et comprit que le nom n'était pas Geoffrey, mais Jefferis. Millis Jefferis.

Jefferis demandait de plus amples informations sur un article du dernier numéro d'*Armchair Science*. «Vous parlez d'un nouvel aimant d'une puissance exceptionnelle. Je voudrais que vous me donniez immédiatement toutes les informations que vous avez sur cet aimant, s'il vous plaît.»

Intrigué, Macrae demanda pourquoi. «En fait, c'est un peu compliqué, marmonna Jefferis. Je ne suis pas autorisé en l'état actuel à vous révéler de quoi il s'agit.» Macrae lui proposa de le rencontrer pour parler de tout cela tranquillement autour d'un déjeuner.

Quarante-huit heures plus tard, Macrae se retrouva à l'Art Theatre Club, attablé face à un personnage tout à fait extraordinaire. Millis Jefferis avait «un visage au cuir tanné,

un torse bombé et des bras qui touchaient presque terre». Notre journaliste-ingénieur n'y alla pas par quatre chemins en ajoutant: «Il avait l'air d'un gorille.» Mais quand le gorille ouvrit la bouche, «il fut tout de suite évident qu'il avait une intelligence fulgurante».

Jefferis expliqua qu'il travaillait pour un département extrêmement secret du War Office, spécialisé dans le renseignement et la recherche. En raison de la montée des tensions internationales, on l'avait chargé de mettre au point des armes non conventionnelles qui pourraient s'avérer nécessaires dans un proche avenir.

Son intérêt pour les aimants concernait des recherches sur la fabrication d'une mine sous-marine révolutionnaire. La charge explosive serait pourvue d'aimants et équipée d'un détonateur à retard. Dans l'idéal, elle devrait «rester aimantée à la coque une fois posée par un plongeur, et exploser un peu plus tard pour faire couler le navire»⁷.

Le besoin en mines de ce type était bien réel et très urgent. Moins de six mois plus tôt, en hiver 1938, Hitler avait lancé son plan Z, annonçant le développement à court terme de la puissance maritime allemande. Ce plan très ambitieux envisageait la construction de 8 porte-avions, 26 cuirassés et plus de 40 croiseurs, ainsi que de 250 sous-marins. La Grande-Bretagne n'avait pas les moyens de faire face à une telle course aux armements, et devait trouver d'autres méthodes pour se défendre. Au War Office et à l'Amirauté, il avait été décidé que, pour rétablir l'équilibre des forces, il serait beaucoup plus économique et astucieux, au lieu de construire des navires de guerre, de couler la flotte allemande.

Mais Jefferis se heurtait à un problème insurmontable. Il ne trouvait pas d'aimants fonctionnant sous l'eau, et il n'avait pas non plus le temps de construire un détonateur à

retard fiable. Sans ce dernier élément indispensable, même s'il arrivait à la construire, sa bombe magnétique ne servirait à rien.

Après un déjeuner bien arrosé qui s'acheva par deux ou trois doigts de brandy, Macrae proposa un peu à la légère de se charger du projet. Il avait par le passé conçu un mécanisme de largage de bombes pour l'aviation, et il était plus que partant pour se lancer dans ce nouveau défi. Jefferis fut surpris par la proposition, mais accepta avec plaisir. Il dit disposer « d'une cagnotte particulière qui [lui] permettrait au moins de [lui] rembourser [s]es frais »⁸.

Ce ne fut qu'un peu plus tard, une fois les vapeurs de l'alcool dissipées, que Macrae avait commencé à regretter sa décision. Il ne savait pas du tout comment fabriquer une mine magnétique, et n'avait pas d'atelier où procéder à des essais. En tournant tous ces problèmes dans sa tête, il s'était subitement souvenu de Cecil Clarke, de son prototype de caravane et de son atelier-garage à Bedford. Il avait alors téléphoné à LoLode et, sans révéler qui il était ni pourquoi il appelait, il avait annoncé sa visite. Il débarqua donc le lendemain matin au 171 Tavistock Street avec un sac d'aimants, et le plus grand besoin d'un coup de main.

La visite de Stuart Macrae à l'atelier de mécanique de Cecil Clarke dans le Bedfordshire correspondait à un moment très critique dans les relations internationales. Quelques jours après l'entrée de ses troupes en Bohême et en Moravie, Hitler avait envoyé son armée à la conquête de Memel (Klaipeda), un port de la Baltique en Lituanie. Memel était une enclave habitée par une population de langue allemande, séparée de l'Allemagne après la Première Guerre mondiale. Hitler avait nié à de multiples reprises avoir l'intention de prendre ce port, mais, profitant

de son entrée triomphale à Prague, il exigea la capitulation de Memel. Le ministre des Affaires étrangères lituanien, mis au pied du mur, dut céder aux exigences du Führer pour éviter une invasion militaire en bonne et due forme. Il n'avait guère le choix.

«Un grand drapeau flamboyant frappé de la croix gammée annonce au visiteur que l'administration du territoire de Memel a changé de mains.» Ce fut ainsi qu'un journaliste anglais traita le scoop de sa vie, s'étant trouvé par hasard dans le port lorsque les troupes l'avaient investi. «Aux fenêtres, dans les villages, on a allumé des bougies et le défilé des Chemises brunes s'est poursuivi jusqu'à une heure avancée de la nuit.»

Hitler arriva triomphalement à Memel le lendemain matin et annonça le retour de cette population majoritairement allemande dans le giron national. Son discours avait de quoi inquiéter : il déclarait que le Troisième Reich avait «la ferme intention de maîtriser sa destinée, de la déterminer, même si cela ne convient pas au monde extérieur»⁹.

Le Premier ministre anglais, Neville Chamberlain, continua de courir après une solution pacifique même après l'annexion illégale du territoire de Memel. «Je ne suis pas plus partisan de la guerre aujourd'hui que je ne l'étais en septembre», déclara-t-il en faisant référence aux accords de Munich de l'année précédente, qui avaient livré les Sudètes à Hitler¹⁰. Sa politique d'apaisement ne convenait cependant pas à tout le monde, et certains de ses concitoyens se préparaient à lancer des actions plus directes. C'était le cas de Stuart Macrae et de Cecil Clarke.

Clarke fut enchanté de retrouver Macrae, car ils s'étaient entendus comme larrons en foire lors de leur première rencontre. Cette fois, Macrae fut invité à entrer chez les Clarke pour se restaurer. «Après avoir éjecté quelques enfants de la

salle de séjour, qui servait aussi de bureau, écrivit-il, il me servit des tartines de confiture et des petits pains immangeables avant de passer aux choses sérieuses.»

Clarke, toujours enthousiaste, fut tout de suite partant. Il expliqua à Macrae que des armes très meurtrières pouvaient être fabriquées avec des matériaux extrêmement simples. Macrae fut tout de même surpris d'être d'abord emmené à deux pas chez Woolworths, la grande surface de la rue principale de Bedford. Là, ils achetèrent des saladiers en fer-blanc. Ensuite, ils allèrent à la quincaillerie où ils trouvèrent des aimants ultrapuissants. Ils ramenèrent tout cet équipement à Tavistock Street où Clarke installa «un laboratoire expérimental en débloyant un établi et en poussant encore quelques enfants dehors».

Clarke se lança dans la tâche avec un plaisir non dissimulé. Il commanda à un forgeron local un cercle métallique rainuré pour le visser sur le saladier de chez Woolworths. Ceci fait, il coula du bitume dans l'anneau et y inséra les aimants. Son idée était de remplir le saladier de dynamite gélatineuse, puis de refermer hermétiquement avec un couvercle vissé.

Le plus important était de fabriquer une mine assez légère pour qu'elle reste aimantée à une coque de navire. «Enfin, après avoir utilisé tout le porridge qu'il y avait dans les placards en lieu et place d'explosif pour tester le remplissage, avoir jonglé avec le poids et les dimensions, et avoir inondé plusieurs fois la salle de bains de Nobby [Clarke], nous avons obtenu le résultat voulu.»

Mais on était encore loin du compte : l'engin était conçu, encore fallait-il qu'il fonctionne. Clarke et Macrae se transportèrent donc à la piscine municipale de Bedford et, après avoir expliqué au gardien qu'ils faisaient des expériences militaires d'une importance capitale, ils obtinrent la permission d'utiliser le bassin après la fermeture.

Pour réaliser l'essai, ils plongèrent verticalement une plaque d'acier dans le grand bain, puis ils fixèrent le saladier de chez Woolworths à la bedaine de Clarke. «Ayant l'air d'être à un stade avancé de grossesse, il faisait des longueurs, détachait l'engin de sa ceinture, le retournait et le fixait à la cible avec une grande adresse.» Le système fonctionnait à merveille. La mine s'aimantait à la plaque d'acier à tous les coups et n'en bougeait plus.

Manquait encore une chose. Une bombe ne pouvait pas exploser sans détonateur, et pour ce genre d'arme, le détonateur se devait d'être absolument fiable. Si la mine explosait trop tôt, l'homme-grenouille risquait d'être tué.

Clarke eut l'idée d'un système de mise à feu composé d'un percuteur à ressort maintenu en position d'armement par une pastille soluble. Quand la pastille se dissolvait dans l'eau, le percuteur allait heurter le détonateur qui faisait exploser la bombe. La grande difficulté fut de trouver une pastille qui ferait l'affaire. Les deux hommes testèrent toutes sortes de matières, mais aucune ne donnait satisfaction. Les pastilles faites de poudre pas assez compactée se dissolvaient trop vite, celles trop denses ne se dissolvaient pas du tout.

Finalement, ce furent les enfants de Clarke qui, sans le vouloir, apportèrent la solution. Alors que Cecil les chassait pour la énième fois de son atelier, il renversa leur sachet de boules à l'anis, et les bonbons roulèrent par terre. Macrae s'en mit une dans la bouche et la suçota. Soudain, il eut une révélation : elle fondait absolument régulièrement. C'était exactement ce qu'il leur fallait. Clarke entreprit donc de coincer ses percuteurs avec les boules à l'anis des enfants sous l'œil furibond de son fils John. Une fois armés, les percuteurs furent placés dans de «grands verres à moutarde de chez Woolworths» et passèrent toute une série de tests,

jusqu'à ce que Clarke détermine le temps exact que mettaient les bonbons pour se dissoudre¹¹.

«Bon, là on a trente-cinq minutes», lançait-il à Macrae depuis l'autre bout de la salle de séjour¹². Et en effet, il fallait une demi-heure pour que les boules à l'anis se dissolvent suffisamment pour libérer le percuteur. Comme il n'y avait pas de charge explosive, le phénomène se limitait au verre qui tombait par terre et se brisait en mille morceaux. Madame Clarke passa l'après-midi à balayer.

Les deux hommes furent fous de joie de voir que leur idée fonctionnait. «Le lendemain, les enfants de Bedford durent faire une croix sur leurs boules à l'anis, rapporta Macrae, car, par peur d'en manquer, nous fîmes le tour de la ville pour mettre la main sur tout ce que nous pouvions trouver.»

Le dernier problème à résoudre fut celui du stockage de la mine magnétique. Il était essentiel de protéger les boules à l'anis de l'humidité, autrement la charge aurait risqué de sauter au mauvais moment. La solution fut de nouveau très ingénieuse : ils enfilèrent un préservatif sur l'allumeur. Ils furent ravis du résultat. Le caoutchouc formait un étui parfaitement imperméable qui se distendait de façon fort pratique autour des irrégularités du mécanisme.

Et c'est ainsi que ces dignes messieurs firent le tour de Bedford, allant de pharmacie en pharmacie pour les dévaliser de leur stock de préservatifs, «ce qui, raconte Macrae, nous valut une réputation totalement imméritée d'athlètes sexuels»¹³. Il ne précise pas si, neuf mois plus tard, Bedford connut un pic de natalité.

Quelques semaines seulement après leur premier déjeuner à l'Art Theatre Club, Macrae présentait à Millis Jefferis son prototype de mine magnétique, provisoirement nommée Limpet [bernique]. Jefferis vit tout de suite que le travail de Cecil Clarke était techniquement génial. Pour

un peu moins de 6 livres sterling (main-d'œuvre comprise), il avait réussi à construire un engin explosif à la fois léger, facile à utiliser et extrêmement efficace, une arme qui donnerait un énorme avantage en cas de guerre. Si avec un seul plongeur équipé d'une de ces mines Limpet on pouvait détruire un navire, alors rien n'empêcherait qu'un groupe de nageurs de combat détruise une flotte entière. Il y avait vraiment de quoi être satisfait.

Autre avantage, la Limpet était polyvalente. Son magnétisme permettait de s'en servir pour faire sauter des turbines, des générateurs, des trains – tout ce qui comportait une surface métallique. C'était l'arme rêvée pour les saboteurs, petite, silencieuse, mortelle, et assez bizarre et cocasse pour gagner le cœur de Jefferis.

À Bedford, Cecil Clarke retourna à ses caravanes, loin d'imaginer que dans l'ombre de leurs bureaux clandestins, certaines personnes prévoyaient déjà de le recruter dans un monde si secret que même les ministres de Whitehall ne connaissaient pas son existence.

Et c'était justement dans ce monde que Joan Bright venait d'entrer, un jour pas tout à fait comme les autres du printemps 1939.

Le premier matin, Joan Bright arriva à Caxton Street sachant seulement qu'elle allait être employée par un service si important qu'elle risquait d'être torturée si les nazis la capturaient. Sans doute, avait-elle pensé, lui donnerait-on un peu plus d'informations une fois qu'elle serait au bureau. Au contraire, le mystère ne fit que s'épaissir. Le bâtiment était pratiquement désert quand elle arriva. Le colonel Chidson n'était même pas là pour l'accueillir. On la conduisit au quatrième étage où on lui dit d'attendre l'arrivée du reste du personnel.

«Je me suis assise à mon nouveau bureau et j'ai regardé autour de moi», écrivit-elle plus tard. Il y avait une machine à écrire Imperial et une petite pile de documents imprégnés d'une odeur de tabac froid omniprésente. Les tapis, les rideaux et même les boiseries empestaient la vieille cigarette¹⁴.

Joan jeta un coup d'œil aux rayonnages, et eut la surprise de ne trouver aucun des ouvrages habituellement présents dans les administrations. Elle vit les œuvres de Trotski, des brochures écornées sur le Sinn Féin, et un certain nombre de livres traitant de la Révolte arabe, par exemple *Guérilla dans le désert* de Lawrence d'Arabie. Allant de surprise en surprise, elle se demandait vraiment où elle était tombée.

Son chef arriva peu après avec sa serviette en cuir, son chapeau Homburg et son air content de lui. Ce fut clair pour elle dès le premier instant : Lawrence Grand était l'un des hommes les plus excentriques qu'elle ait jamais rencontrés. Il ne quittait pas ses lunettes noires, utilisait un long fume-cigarette, et portait un œillet rouge à la boutonnière. Il exhibait « toute la panoplie de l'espion de roman de gare »¹⁵. Même ses cheveux collaient au rôle, lissés avec tellement de brillantine qu'il ressemblait à Errol Flynn dans *Un homme a disparu*. Bien que ne pouvant nier qu'il était grand et bel homme, elle pensa : «Vraiment, ce type est un peu maboul¹⁶.»

Il fut en tout cas plus loquace que Chidson et expliqua à Joan tout ce que le colonel s'était abstenu de lui révéler. Il lui dit qu'elle avait été choisie pour un poste au sein d'un service top secret de Whitehall, connu sous le nom de Section D. «D» pour «destruction», car Grand et son personnel avaient reçu pour mission de trouver des façons inédites de faire la guerre. Au cas où un conflit éclaterait avec l'Allemagne nazie, un petit groupe d'agents spécialement entraînés serait

parachuté derrière les lignes ennemies pour mener des actions subversives, se livrer au sabotage et au meurtre.

Le travail devait être effectué par «des agents sous couverture, des espions et des saboteurs qui, s'ils étaient pris, ne seraient pas reconnus par le gouvernement et ne bénéficieraient d'aucun soutien». Leurs actions seraient totalement illégales et devaient s'inspirer des tactiques de guérilla utilisées par des révolutionnaires tels que Michael Collins en Irlande et des gangsters tels qu'Al Capone en Amérique. En un mot, en entrant dans la Section D, les agents devaient être prêts à se sacrifier pour leur pays.

Vu le caractère brûlant du travail mené par la Section D, elle ne pouvait être chapeauté que par le service de renseignements, le Secret Intelligence Service. Peu de membres du gouvernement étaient au courant de son existence. Même aux Finances, on ne la connaissait pas. Grand répéta l'avertissement du colonel Chidson à Joan, lui rappelant qu'il était absolument essentiel que pas un mot sur ses activités ne franchisse ses lèvres.

En plus de la Section D, l'immeuble de Caxton Street abritait un autre département. À côté de l'équipe de Grand, il y avait une deuxième entité connue sous le nom de MI(R), une branche du renseignement militaire qui se consacrait à «la recherche militaire», comme on le disait discrètement.

Le MI(R) avait un chef, Joe Holland, auquel Joan fut présentée un peu plus tard dans la matinée. Il lui fit une impression presque aussi forte que Lawrence Grand : c'était un soldat, un dur à cuire aux allures d'acteur, et futé comme un renard. Il s'était rendu célèbre pour ses exploits de pilote de chasse pendant la Première Guerre mondiale, et spécialisé dans l'art de se pencher hors du cockpit en vol pour lancer des grenades dans les tranchées allemandes. La Grande Guerre avait beau remonter à une vingtaine

d'années, Holland ne s'était pas guéri de cette manie de jeter des projectiles tous azimuts.

Les mauvais jours, bien des visiteurs s'étaient vus bombardés par une pluie de livres et de dossiers. Joan n'échappa pas à ces accès de colère : elle devait plus tard en plaisanter avec ses amies, décrivant « la rapide esquivé vers le bas qui me permit un jour d'éviter un livre qu'il me lança à la tête alors que je venais d'ouvrir la porte de son bureau ».

Elle surveillait du coin de l'œil ce « bon vieux Joe » quand elle tapait ses lettres, et s'inquiétait de sa façon très particulière de tirer sur ses cigarettes. Il bloquait sa respiration, « retenant la fumée jusqu'à ce que la dernière once de nicotine arrive dans ses chaussures ». Il ne recrachait pas la fumée avant d'être devenu violet, moment où il « l'expulsait énergiquement ».

Joan eut largement de quoi amuser sa colocataire quand elle rentra chez elle ce soir-là, mais ce ne furent ni Grand ni Holland qui firent l'objet du plus gros de la conversation. Elle avait rencontré au bureau un troisième larron très différent des deux autres, qui l'avait encore plus frappée. Cet homme s'appelait Colin Gubbins et, dès les premiers instants, Joan avait discerné en lui un être exceptionnel – quelqu'un, elle le sentait, qui était « destiné à une carrière remarquable »¹⁷.

Colin Gubbins était un élégant qui portait des gants de daim fin et se promenait une canne à pommeau d'argent à la main. « Brun et petit, les doigts carrés, il était toujours impeccablement vêtu »¹⁸, tout en ayant la chance d'être assez bel homme pour que cela ne semble pas excessif. « Mince mais athlétique », écrivit de lui un contemporain, à quoi s'ajoutaient « des sourcils touffus, un regard pénétrant, et une voix rocailleuse »¹⁹. » Certaines de ses connaissances

s'inquiétaient de l'éclat de son regard qui pouvait traduire une personnalité froide et intransigeante. Joan se convainquit que c'était plutôt une étincelle de malice, reflet d'un esprit facétieux.

Comme Lawrence Grand, Gubbins portait un œillet à la boutonnière. Là s'arrêtait toute ressemblance. Grand avait tendance à faire de longs discours, prolixe et lent comme s'il était encore sous l'influence de son dernier cognac du déjeuner. Gubbins, en revanche, parlait bref. Net jusqu'au bout de sa moustache, il mettait la même rigueur dans son travail que dans son comportement.

«Discret, énergique, efficace et charmant», ce fut du moins ainsi que le jugea Joan, embusquée derrière le clavier de son Imperial²⁰. Visiblement un parfait gentleman, de ceux qui se fournissaient chez Solomons pour leur boutonnière et chez Floris pour leur eau de Cologne. Ceci étant dit, elle eut dès le premier jour comme l'étrange impression que Colin Gubbins était un gentleman qui réservait bien des surprises.

Il n'avait rejoint le bureau de Caxton Street que depuis quelques semaines et prenait encore ses marques. Il avait 42 ans, des années bien employées car c'était une boule d'énergie. Né en 1897 à Tokyo (son père travaillait à la légation britannique), il avait été renvoyé très jeune au pays, sur l'île de Mull, où il fut placé entre les mains d'un redoutable clan de tantes écossaises. Elles avaient fait de lui un homme solide et endurant, débrouillard, et d'une farouche indépendance d'esprit. Il ne devait la grâce de son humour ravageur qu'à lui-même.

La matriarche du clan des tantes se prénomait Elsie. C'était une femme au caractère bien trempé, ayant une «moralité rigide», et une immense fierté d'être écossaise. Elle n'autorisait pas le jeune Colin à s'asseoir en sa présence

car, disait-elle, « cela encourage la paresse ». Elle lui inculqua l'idée que la résistance physique et morale était une vertu spécifiquement écossaise.

Killiemore House était un manoir glacial et sombre plein de courants d'air. « Tu n'as qu'à courir autour de la maison si tu as froid », conseillait tante Elsie²¹. Alors, malgré la neige mêlée de pluie qui faisait grelotter Killiemore, Colin chaussait ses bottes détrempées et repartait faire le tour de la propriété en tapant des pieds. Dans l'austère demeure de son enfance, il était mal vu de rire et les jeux de société étaient proscrits. Trop frivole, disait-on à Colin. Il écrivit plus tard que plutôt que de s'amuser on était bien avisé de laisser de côté « ces diversions inutiles pour s'occuper de la tâche plus sérieuse de remplir le garde-manger afin d'apporter un peu de variété au porridge et aux harengs qui composaient notre ordinaire »²².

Le maître des lieux était le grand-père, Grandpa McVean, un ornithologue en kilt qui occupait ses journées à étudier *Une histoire des oiseaux d'Europe* de H.E. Dresser. Les rares fois où il s'aventurait dehors, c'était invariablement pour canarder ses chers oiseaux. Le soir, alors que le pâle soleil des Highlands plongeait dans les eaux glacées du Loch na Keal, le vieux McVean prenait place dans son fauteuil et, en bon patriarche, statuait sur les questions du jour.

En 1913, Gubbins trouva le moyen de s'échapper en postulant à l'Académie royale militaire de Woolwich. Là-bas, il fit grande impression sur ses condisciples, en partie parce qu'il n'avait peur de rien. Gubbins « se donnait toujours à fond », écrivit l'un de ses camarades après l'avoir vu participer à une compétition sportive. Un autre disait qu'il était « complètement inconscient, un vrai fou »²³. L'académie l'intégra immédiatement comme élève officier, un « gentleman cadet » appelé à se battre entre gens bien élevés.

Pour ses camarades, c'était «un garçon formidable» qui fut un roc d'un courage exemplaire contre les Allemands en France. Sa brigade se heurtant un jour à une offensive féroce de l'artillerie allemande, la moitié de ses camarades furent réduits en charpie. «Gubby» alla chercher ses camarades blessés et les arracha à la boue des Flandres, ce qui lui valut la croix militaire. Tante Elsie pouvait enfin être fière de lui.

Vint ensuite un tel «déluge de pépins cauchemardesques²⁴» que par comparaison la vie à Killiemore semblait une partie de plaisir. Gubby tomba malade, fut touché au cou par une balle, et souffrit de la fièvre des tranchées. Quand il fut enfin remis, la guerre était finie.

Ses amis le surnommaient «Whirling Willie», du nom d'un héros de bande dessinée connu pour son énergie débordante. Il mit en tout cas beaucoup d'énergie à fêter l'armistice. Il se soûla au Savoy puis grimpa à une colonne du restaurant, prouvant ainsi que les Écossais ont eux aussi le sens de la fête. Ensuite il alla finir la nuit dans un night-club, le *Ciro*, où il dansa jusqu'au petit matin.

De façon générale, les soldats britanniques qui avaient combattu sur le front de l'Ouest avaient vécu assez d'horreurs pour se dégoûter à tout jamais de la guerre. Ce ne fut pas le cas de Gubbins. Déprimé, il passa quelques mois à Londres, profitant de ce temps libre pour emmener sa sœur, Mouse, voir toutes les revues du West End, mais il avait la guerre dans le sang et il voulait rempiler. Après une brève intervention à Mourmansk pour en découdre avec les bolcheviks de Lénine, il offrit ses services en Irlande.

Sa vie en fut à tout jamais transformée. Il se retrouva engagé dans d'incessants combats de rue contre Michael Collins et ses révolutionnaires du Sinn Féin, un conflit très dur, douloureux et imprévisible, bien différent de la guerre qu'il avait connue. Gubbins, qui avait l'expérience des

tranchées, des obus et des explosions, ne comprenait pas ce qui se passait là. Il se plaignit à ses supérieurs d'être obligé de « se faire tirer dessus par des hommes en chapeau mou et en imperméable embusqués derrière des haies sans avoir le droit de riposter ». Mais ces hommes en imper lui apprirent une leçon qu'il ne devait jamais oublier : des soldats irréguliers n'ayant que de petites armes pouvaient faire beaucoup de mal à une armée régulière.

Après une affectation en Inde, Gubbins rejoignit le War Office à Londres, où on lui donna un travail de bureau au département du renseignement militaire. Il était encore au War Office au printemps 1939 quand « une main froide m'attrapa par la peau du cou, et ce n'est pas une façon de parler, et une voix que je connaissais me dit : "Tu fais quoi à midi?" ». C'était Joe Holland qui l'invitait à déjeuner à l'hôtel St. Ermin dans Caxton Street.

Gubbins déclina l'invitation, expliquant qu'il devait se rendre aux courses hippiques de son régiment à Sandown. Holland lui coupa la parole. « Non, tu déjeunes avec moi. »

Gubbins le suivit donc dans un salon privé de l'hôtel St. Ermin, le quartier général des employés du War Office, « où la personne qui voulait vraiment me voir nous attendait ». C'était Lawrence Grand, de la Section D.

Deux heures plus tard, après café et brandy, Gubbins acceptait un nouveau poste. On lui demandait de rejoindre « l'aile gauche », comme Holland nommait volontiers leur activité. La mission de Gubbins serait de planifier des actions subversives et inventives pour mener une guerre sans dentelles contre Hitler et les nazis.

Alors qu'il demandait où se trouvaient les bureaux de cette « aile gauche », Grand se leva, se dirigea vers le fond de leur salon privé, et ouvrit d'un geste théâtral une porte dissimulée qui n'était même pas verrouillée²⁵.

«Le salon, dans la plus belle tradition des bandes dessinées d'aventure, communiquait par un passage secret avec les bureaux de la Section D au numéro 2, Caxton Street, à côté²⁶.»

Dans l'armée régulière, on avait très peu l'expérience de cette guerre sournoise indigne de gentlemen. La priorité de Gubbins fut donc d'élaborer un manuel pour expliquer comment faire, détaillant les meilleures méthodes pour tuer, estropier, et généralement mettre hors d'état de nuire un maximum de gens.

«Ma principale difficulté, expliqua-t-il plus tard, était que, bizarrement, il n'y avait pas un seul livre dans les bibliothèques, en quelque langue que ce fût, traitant de ce genre de question²⁷.»

Gubbins dut donc trouver ailleurs son inspiration en étudiant les méthodes du Sinn Féin et de Lawrence d'Arabie, mais aussi d'Al Capone. Les gangsters de Chicago avaient réussi à terroriser l'Amérique grâce à quelques mitraillettes qui servaient à leurs braquages dans les night-clubs. On ne pouvait être plus efficace. Gubbins voulait que son groupe se serve des mêmes moyens. Il avait le sentiment que «tout l'art de la guérilla est d'attaquer l'ennemi là où il s'y attend le moins, et où il est pourtant le plus vulnérable». Sur le terrain, les combattants ne devaient pas se considérer comme des soldats, mais plutôt comme des gangsters. Ses agents agiraient en hors-la-loi et leur tâche serait d'infliger «le maximum de dommages le plus vite possible, et puis se sauver». Gubbins voulait faire d'eux «une plaie à vif» jamais refermée qui perturberait et épuiserait jusqu'à sa défaite l'armée régulière d'Hitler.

Dans son manuel, il réunit toutes sortes de conseils pratiques sur les sujets les plus divers : que ce soit la manière

d'étrangler les sentinelles avec une corde de piano, ou la contamination des réserves d'eau par des bacilles mortels. Un litre ou deux d'agents biologiques pathogènes pouvaient décimer une ville entière. Une charge explosive bien placée permettait de tuer des centaines de gens. Il donnait aussi de précieux conseils pour détruire les usines et tendre des embuscades aux trains. « Il ne suffit pas de tirer sur les trains, avertissait-il. Il faut d'abord les faire dérailler, et ensuite abattre tous les rescapés²⁸. »

On voit qu'il visait déjà cet objectif capital que serait la destruction des infrastructures sans lesquelles la machine de guerre nazie ne pouvait pas fonctionner, et qui permettrait de prendre l'avantage. Mais il savait aussi que de telles opérations ne pouvaient être effectuées que par des spécialistes. Il faudrait faire appel à des civils, à des hommes qui connaissaient le fonctionnement des postes de transformation électrique et la structure des viaducs. Ils auraient aussi besoin d'armes qui n'existaient pas encore.

Derrière sa machine à écrire, Joan était de plus en plus intriguée par Gubbins. Quand elle lui apportait sa tasse à l'heure du thé, elle le trouvait penché sur son bureau, s'appliquant à dessiner des plans de ponts et de viaducs. Il fallait être précis : des flèches et des croix indiquaient aux futurs saboteurs où poser la dynamite pour causer le plus de dégâts possible.

Joan était sûre que les bonnes manières de Gubbins cachaient un esprit fort et indépendant. C'était le genre d'homme dont on peut dire « méfiez-vous de l'eau qui dort », songeait-elle en voyant que « le pirate qui sommeillait en lui était juste assez dissimulé pour que des hommes qui n'étaient pas de sa trempe sous-estiment ses qualités de leader, son courage et son intégrité ».

Elle lui trouvait un mystère romantique dont étaient

totallement dépourvus Lawrence Grand et Joe Holland. Sous l'extérieur conformiste, elle devinait «l'homme d'armes, le rude guerrier, animé par un feu qui brûlait en lui comme ceux autour desquels ses ancêtres celtes se réunissaient entre razzias et batailles pour protéger les terres du clan»²⁹.

Joan savait juger les gens et avait parfaitement compris la personnalité de Gubbins: un curieux mélange de prudence écossaise et de fougue juvénile. Une fois qu'il eut fini d'écrire, elle se chargea de taper ses manuscrits sur son Imperial. Ils constituaient deux volumes: *The Art of Guerrilla Warfare* et *The Partisan Leaders' Handbook* [*L'Art de la guérilla*, et *Le Manuel des chefs des partisans*]. Comme il jugeait nécessaire que les agents puissent se débarrasser rapidement et discrètement de ces ouvrages, Joan les fit tirer en format de poche sur du papier comestible. Les deux manuels pouvaient être consommés en moins de deux minutes, avec un grand verre d'eau.

LA GUERRE SANS DENTELLES

Joan Bright avait vécu en Argentine, en Espagne et à Mexico, et ces expériences à l'étranger lui avaient appris une chose importante : les Britanniques étaient un peuple obéissant. Ils formaient des files d'attente bien sages aux arrêts de bus, s'excusaient à tout bout de champ. D'après elle, le fair-play et la bonne conduite étaient des caractéristiques essentielles de l'identité anglaise.

Il en allait de même pour le sport. Dans tous les villages du royaume, une jeunesse bien élevée toute de blanc vêtue passait ses dimanches à jouer au cricket, un jeu régi par tant de règles que seuls des Britanniques pouvaient l'aimer et le comprendre. Même les sports plus violents comme la boxe étaient strictement codifiés. En 1867, le 9^e marquis de Queensberry (qui n'avait pourtant rien d'un gentleman) avait élaboré les règles qui faisaient de la boxe un combat digne de vrais sportifs. On ne pouvait plus cogner son prochain quand il était à terre : c'était un coup bas.

Quel devait être le code de bonne conduite en temps de guerre ? Vu la tension croissante des relations internationales

à la fin des années 1930, le sujet devint l'objet d'intenses débats dans le courrier des lecteurs du *Times*. Un certain Dr L.P. Jacks de l'Oxfordshire tira la première salve en émettant l'opinion que seule l'épée était une « arme noble ». Son raisonnement était un condensé de l'esprit britannique. Quand on attaque quelqu'un à l'épée, argumentait-il, on « donne plus de chances à l'autre de se défendre, et cela devient un duel loyal entre lui et moi »¹.

Ce n'était pas l'avis de tout le monde. Écrivant au journal depuis son club du quartier de St. James à Londres, Monsieur Edward Abraham demandait ce qu'il y avait de noble à « trancher la jugulaire à un être humain avec une épée »², et pourquoi il était plus indigne de le trucher à coups de baïonnette. Que pensait le Dr Jacks des armes moins conventionnelles ? Le gaz moutarde, par exemple ? Noble ? Pas noble ?

S'ensuivit un combat de coqs auquel se mêlèrent d'autres lecteurs. Leslie Douglas-Mann avoua se moquer comme d'une guigne des règles du jeu. Si l'on voulait vraiment gagner – gagner à n'importe quel prix –, il n'y avait pas place pour la noblesse d'âme. Que l'on prenne des armes à feu, du gaz ou des grenades, il fallait être prêt à se salir les mains. « Il est probablement tout aussi désagréable de se prendre une massue à pointes dans la figure que du gaz toxique »³, raisonnait-il.

Le sujet continua à passionner pendant des semaines jusqu'à ce que, exaspéré, le Dr Jacks (celui-là même qui avait lancé le sujet) négocie une trêve. « Puis-je retirer ma formulation un peu rapide, écrivit-il, et au lieu de dire que l'épée est une arme noble, avancer avec plus de précaution qu'elle est moins indigne que le gaz toxique⁴ ? »

Cette joute épistolaire n'aurait eu aucune portée notable si elle n'avait pas soulevé un point important. Y avait-il

lieu d'édicter des règles pour mener les guerres des temps modernes?

Cette question finit par faire l'objet d'un débat à la Chambre des communes. La majorité des membres du parlement, ayant des vues conservatrices rigides, s'exprimèrent avec virulence pour la défense de règles claires. L'un d'entre eux osa pourtant émettre une opinion contraire: Robert Bower, le député conservateur de Cleveland, un représentant déjà célèbre à Westminster pour les libertés qu'il prenait avec les convenances. Deux ans plus tôt, il avait créé un choc chez ses collègues Tories en abandonnant la langue de bois parlementaire pour lancer à un député juif un quolibet antisémite. L'insulte avait été si rude que le député en question, Emanuel Shinwell, avait traversé la salle pour lui flanquer un coup de poing sur le nez.

Une fois de plus, Bower avait quelque chose à dire, et tant pis si cela choquait. Il exprima son indignation de voir ses collègues Tories continuer à prendre des gants avec Hitler, alors que ce dernier ne se gênait pas pour bafouer toutes les lois internationales. Lorsqu'il s'agissait des nazis, argumentait-il, il n'y avait pas de code de bonne conduite qui tienne. « Quand on défend sa vie contre un ennemi sans scrupules, dit-il, on ne peut pas obéir aux règles de Queensberry. »

Il n'épargnait pas non plus ses sarcasmes à ses collègues du gouvernement, critiquant leur conception antédiluvienne du fair-play. Ils auraient préféré perdre une guerre, persiflait-il, « plutôt que de faillir à leur dignité de parfaits gentlemen ».

Les collègues parlementaires de Bower s'indignèrent, mais l'honorable membre de Cleveland n'en avait pas terminé. Il les alerta: la Grande-Bretagne était condamnée à disparaître si elle s'accrochait à ses vieux principes. « Il

nous faut un gouvernement impitoyable, implacable, sans états d'âme, dit-il. En bref, il faut faire entrer un peu plus de gens mal élevés au gouvernement⁵.»

La stricte éducation écossaise de Colin Gubbins lui avait inculqué un fort sens moral, mais il laissait aux autres le soin de démêler les problèmes moraux posés par les conflits armés. Ce qui l'intéressait plutôt, c'était de se pencher sur la mise en place pratique des méthodes de guérilla pour lutter efficacement contre l'Allemagne nazie.

Il était clair qu'il n'y arriverait pas seul. Il allait avoir besoin d'un petit groupe d'experts qui l'aiderait à trouver où frapper pour mieux enrayer la machine de guerre d'Hitler. Des experts qu'il avait peu de chances de trouver dans l'armée régulière. Gubbins devait dénicher des mauvais garçons, des loups solitaires, des excentriques sachant penser hors du cadre et aimant l'action.

Il n'était pas à Caxton Street depuis beaucoup plus d'une semaine quand il fut rejoint par Millis Jefferis, l'officier à l'allure de gorille qui avait conçu l'idée de la mine magnétique.

«Teint rubicond et cœur sur la main», ce fut du moins la première impression qu'eut de lui Joan Bright quand elle fut présentée à ce fumeur invétéré⁶. Il arriva dans un nuage de fumée, ajoutant ainsi encore un peu de nicotine à l'environnement de travail de Joan. Pendant ses premiers jours à Caxton Street, il lui inspira surtout de la crainte. Il était bourru, impatient, et plus mal léché que le courtois Gubbins. Sa veste était froissée, son pantalon pas repassé : il donnait l'impression de se moquer complètement de l'étiquette militaire. Son beau-frère lui trouvait l'air «d'un bookmaker» plus que d'un soldat⁷. Joan n'était pas tout à fait du même avis. Son teint haut en couleur lui inspira le

commentaire suivant: «Il n'aurait pas pu appartenir à une autre armée qu'au Corps des ingénieurs royaux.»

Il l'intimida encore pendant des semaines, mais elle entrevit peu à peu chez lui quelques qualités qui le démarquaient du bulldog anglais de base. D'abord, il avait l'esprit curieux, une grande créativité et, surtout, il avait tout appris par lui-même: «Inventeur génial, ses rêves et pensées donnaient forme à toutes sortes de machines infernales – et plus elles faisaient de bruit en explosant, plus il était content⁸.»

La peau de Jefferis avait acquis sa belle teinte rougeoiyante après une trop longue exposition au soleil d'altitude de l'Himalaya indien. Ingénieur de formation, il avait commencé sa carrière dans la province agitée de la Frontière du Nord-Ouest au sein de l'unité des sapeurs et mineurs de Madras. Son talent fut vite reconnu: les ponts et viaducs qu'il réalisait étaient des prodiges d'ingéniosité. Le *Royal Engineers Journal* disait de lui que c'était «un homme remarquable doué d'un rare esprit d'invention»⁹, capable de faire enjamber à ses ouvrages les plus impénétrables ravins himalayens grâce à sa maîtrise exceptionnelle de la technique et à son imagination. Ses subalternes avouaient n'avoir jamais rencontré personne d'aussi farouchement déterminé à remplir ses objectifs. Pour lui, «les difficultés n'étaient faites que pour être surmontées, et il n'y avait aucun obstacle qui ne puisse être franchi avec un peu de volonté et de réflexion».

En 1922, Jefferis avait passé la sanglante campagne du Waziristan à se battre contre des montagnes infranchissables pour créer une voie reliant les villages stratégiques d'Isha et de Razmak. L'exploit était d'autant plus extraordinaire que l'ingénieur et ses ouvriers afghans travaillaient sous le feu constant de tireurs embusqués. «Je parie que

vous ne ferez jamais rien d'aussi difficile que ça», lui écrivit le commandant de sa compagnie¹⁰. Son courage lui valut la croix militaire, mais cette aventure lui apporta surtout l'expérience directe de la guérilla.

Colin Gubbins prit très vite la mesure des capacités que Jefferis avait acquises, en plus de ses bonnes couleurs, pendant la campagne du Waziristan. Ses ponts flottants et ses piliers en béton n'étaient que la partie visible de sa passion pour les mathématiques appliquées. Il avait la ferme conviction que tous les problèmes pouvaient se résoudre grâce à l'algèbre – par des équations d'une complexité qui n'avait rien à voir avec ce que l'on enseignait à l'école. C'était sa grande découverte : tout pouvait se réduire à des formules mathématiques, à condition de bien chercher.

Il avait par exemple modélisé le vol plané des albatros qui se déplaçaient pendant de très longues périodes sans battre des ailes. Il avait même trouvé le moyen de prédire à quel moment un lévrier allait rattraper le lièvre mécanique sur les pistes de course, en supposant que le chien se déplaçait à une vitesse légèrement supérieure à celle du leurre. Quand Joan le rencontra au printemps 1939, toutes ces recherches auraient pu sembler bien dérisoires, mais Jefferis connaissait leur valeur : si on arrivait à calculer quand un lévrier allait rattraper un lièvre mécanique, on pouvait aussi savoir quand un missile allait toucher un avion. Là, Jefferis et ses équations devenaient nettement plus intéressants.

Jefferis avait eu une étrange révélation sur le chemin d'Isha, alors qu'il rentrait épuisé de la rude campagne de terrassement qui avait décimé son groupe dans la province de la Frontière du Nord-Ouest. Lui qui n'avait jusque-là été habité que par la seule et dévorante passion de construire des ponts, fut pris du désir foudroyant de les démolir.

Ses amis furent témoins de cette transformation soudaine. « Millis Jefferis s'était pris d'une aversion pour les ponts, écrivit un observateur amusé, et il ne pensait plus qu'à les endommager. » Rien d'illogique à cela. Son séjour au Waziristan lui avait donné l'expérience directe de l'importance stratégique des chemins de fer et des ponts. En détruisant un pont, on pouvait arrêter une armée.

L'arrivée de Jefferis à Caxton Street marqua un tournant décisif dans son existence. Il fut placé à la tête d'une petite unité, appelée MI(R)c, subordonnée à l'équipe de Gubbins, qui avait pour tâche « la conception et la production d'armes spéciales destinées à la guerre irrégulière ». De ces armes dépendrait la réussite des opérations de guérilla lancées par Gubbins.

Jefferis se jeta fiévreusement dans ses recherches, transformant ses noires aspirations en une réalité destructrice. Ses collègues admiraient sa passion alors que, penché sur sa table, il griffonnait chiffres et formules, traçait des graphiques à partir d'équations compliquées. Une fois qu'il eut résolu la partie calculs, il « se procura de grandes feuilles de papier millimétré¹¹ » et entreprit d'établir des plans détaillés d'ouvrages d'art pour indiquer la meilleure façon de les faire sauter. Ce travail devait être tiré à part et distribué avec les brochures comestibles de Gubbins.

Le titre était simple et efficace : *How to Use High Explosives [Utilisation des explosifs]*. Le fascicule contenait des conseils très précis pour permettre à tout un chacun de détruire un pont, un bâtiment, une ligne de chemin de fer ou une route. Des croquis montraient « comment poser un bâton de dynamite sous une traverse de voie ferrée et à quel endroit placer un paquet dangereux bien ficelé sous un pont »¹².

On y donnait aussi des conseils pratiques pour briser les

pistons des locomotives, endommager les aiguillages, faire sauter les pylônes (n'enfourer la dynamite que sous trois pieds et non sous les quatre, autrement le pylône ne tomberait pas) et comment saboter au mieux une usine. Ce livret, guère plus gros qu'un numéro de *Science et vie*, était une première historique : le premier manuel dans l'histoire de l'armée britannique expliquant à ses soldats comment anéantir des cibles civiles avec trois fois rien.

Non content de donner des conseils sur les armes, Jefferys entreprit aussi d'en concevoir de nouvelles et de les fabriquer. Un petit rire satisfait au fond du bureau, et on savait qu'une nouvelle arme diabolique venait de voir le jour. « Ce qui lui plaisait le plus, écrivit l'un de ses collègues, c'était de faire sauter les chemins de fer, mais il ne détestait pas non plus incendier les ponts flottants. » Il s'amusa beaucoup à dessiner une mine déclenchée par le train lui-même. Il élaborait aussi une ingénieuse mine incendiaire mise à feu lors de l'impact avec un pont flottant.

Entre deux, il inventait des pièges explosifs destinés à faire de très mauvaises blagues aux nazis assez malchanceux pour se faire prendre. L'un des plus retors, un système dit tout simplement « à déclenchement », était « caché sous un livre, ou sous le siège des toilettes, par exemple, et explosait quand on le soulevait ». Les hommes avaient enfin une bonne excuse pour oublier de relever la lunette.

Le plus méchant de ces pièges était le bien nommé *Castrateur*, un percuteur à ressort qui remplissait sa fonction à la lettre. « C'était, il faut le reconnaître, une manière efficace et bon marché de faire baisser la courbe de la natalité chez les Allemands, s'amusa Stuart Macrae, car ils ne coûtaient que deux shillings pièce¹³. »

Tous ces prototypes devaient être testés. Par chance, les locaux de Caxton Street disposaient d'une réserve secrète

de plastic enfermée à double tour dans un placard de fournitures de bureau. Une seule personne en détenait la clé, un cockney pur et dur qui «parlait toujours et tout naturellement en argot»¹⁴. Il avait été trafiquant d'armes et promoteur de combats de boxe, et traînait derrière lui un parfum d'illégalité bien assorti aux activités de Caxton Street.

Au début, les plus grosses armes de Millis Jefferis firent l'objet d'essais dans une ferme du Bedfordshire, propriété du frère de Cecil Clarke. C'était l'endroit idéal pour faire exploser des bombes incendiaires de grande puissance, mais le temps manquant pour aller souvent à la campagne, Jefferis se rabattit sur Richmond Park.

Surveillant d'un œil les promeneurs, les chiens et les biches, il s'employa à tester des charges de plus en plus grosses. Une mine chargée à l'ammonal causa une explosion si violente qu'elle fit voler des gerbes de terre dans le ciel de Richmond et forma «un cratère très impressionnant»¹⁵.

C'était bien joli de fabriquer des armes destinées à la guérilla, mais encore fallait-il trouver des combattants qui accepteraient d'être parachutés derrière les lignes ennemies. Gubbins ne sut pas tout de suite à qui s'adresser, se demandant quel genre de personne accepterait de risquer sa peau pour accomplir des missions qui ne pouvaient (comme le colonel Chidson ne se lassait pas de le répéter) mener qu'à la torture en cas de capture.

En 1939, l'armée britannique était une force de volontaires soutenue par la conscription, dont les éléments, insuffisamment formés, n'étaient pas aptes à entreprendre des actions de guérilla. Le Corps expéditionnaire britannique était un terrain de recrutement plus prometteur. Ce corps avait été constitué l'année précédente à la suite

de l'annexion de l'Autriche par Hitler, et certains de ses membres avaient démontré leurs aptitudes. Mais en cet été fiévreux plein d'incertitudes, Gubbins savait qu'il ne pouvait pas soustraire d'hommes à ces troupes.

Il choisit donc une méthode beaucoup plus originale pour constituer son armée irrégulière. Il prit le parti de faire jouer le réseau des anciens élèves des *public schools* pour débaucher des jeunes gens endurcis à Eton, Harrow et Winchester par la pratique intensive du rugby. Il se tourna de préférence vers ceux qui étaient devenus explorateurs polaires, alpinistes, prospecteurs pétroliers – des hommes entraînés à survivre dans des environnements difficiles.

Il n'avait que peu de contacts dans ce milieu élitiste, très éloigné du monde de son enfance écossaise, mais il reçut un coup de main inattendu de la part du chef de la direction du renseignement militaire. Le général de brigade Frederick Beaumont-Nesbitt, fils de très bonne famille, avait étudié à Eton. C'était « un bel homme grand et poli, au dos droit, et à la moustache courte et bien brossée ». Devenu officier des Guards, il avait été promu grâce à ses relations et venait justement de dresser une liste de jeunes gens entreprenants et courageux dans l'intention de les recruter dans son entité. Homme généreux, il donna la liste à Gubbins, et l'autorisa à choisir qui il voulait.

Ne connaissant aucun des noms proposés, Gubbins dut demander son aide à Joan Bright, beaucoup mieux introduite dans ce milieu. « Je fus envoyée au War Office pour effectuer un premier tri, se souvint-elle plus tard, puis un second pour sélectionner ceux dont les qualifications semblaient le mieux correspondre aux besoins d'un entraînement à la guerre irrégulière¹⁶. » Il y avait quelques excellents candidats sur la liste de Beaumont-Nesbitt. Peter Fleming (Eton et Oxford), Douglas Dodds-Parker

(Winchester et Oxford) et Geoffrey Household (Clifton College et Oxford) faisaient partie des six premiers choisis par Joan après son premier écrémage. Il y en eut bientôt beaucoup d'autres. Ils avaient tous en commun au moins une chose : leur éducation, bien que fort coûteuse, les avait rendus insensibles aux privations et aux épreuves.

Une fois que Joan eut fait son choix, elle donna la liste à Gubbins. Celui-ci entreprit alors un grand tour des *gentlemen's clubs* de Londres, ayant appris que beaucoup de ses candidats étaient membres de Boodle's, de Brook's ou de White's. L'un de ses premiers contacts fut Peter Wilkinson (Rugby et Cambridge), jeune gentleman, officier depuis peu aux Royal Fusiliers. Wilkinson déjeunait à l'Army and Navy Club un jour de la fin du printemps 1939 quand un homme engagea la conversation avec lui, un inconnu impeccablement vêtu, d'une quarantaine d'années, portant une petite moustache et parlant avec l'accent écossais.

Wilkinson prit plaisir à leur échange. Ils discutèrent un moment de l'occupation des Sudètes par les nazis, puis Gubbins mentionna son désir d'apprendre l'allemand. Wilkinson lui recommanda alors un manuel tout récent : *The Basis and Essentials of German*, qu'il avait lui-même utilisé pour se perfectionner. Gubbins le remercia, termina son café et partit.

Wilkinson ne pensa plus à cette rencontre jusqu'à ce que, deux jours plus tard, il reçoive une invitation à déjeuner à une adresse privée, dans une ruelle donnant dans Marylebone Road. La carte venait de ce même Gubbins, et éveilla sa curiosité. L'adresse le conduisit à une discrète entrée à l'arrière d'un grand hôtel particulier de style Regency dont la façade donnait sur Regent's Park.

La situation devint encore plus étrange lorsqu'il fut

accueilli par un domestique qui lui fit prendre l'escalier de service. En haut, il se retrouva nez à nez «avec ce qui ressemblait fort à la tête de Paul Robeson par Epstein, ce qui se vérifia par la suite». Accroché au-dessus de la sculpture, il y avait «une magnifique *explosion de couleur*¹ qui, après vérification, s'avéra être une peinture de Kokoschka». Il ne sut que plus tard que l'hôtel particulier appartenait à Edward Beddington Behrens, qui venait d'une riche famille de collectionneurs.

Wilkinson n'eut pas le temps d'admirer les œuvres d'art. Il fut conduit dans un grand salon où il trouva Gubbins en compagnie de deux hommes, un sous-lieutenant de husards et un capitaine des Inniskilling Dragoon Guards qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre. Il ne savait toujours pas ce qu'il fabriquait là, et il ne fallait pas compter sur Gubbins pour éclairer sa lanterne. Les quatre hommes se régalerent d'un délicieux déjeuner froid arrosé de chevalier-montrachet, avec des fraises des bois pour le dessert. Ce ne fut qu'avec le café, alors qu'ils faisaient tourner leur cognac dans leur verre ballon en cristal, que Gubbins expliqua enfin pourquoi il avait invité les trois hommes. Si la guerre éclatait, ce qui semblait probable, «de grandes parties de l'Europe seraient occupées par les Allemands, et, dans ce cas, il serait nécessaire d'engager des actions irrégulières derrière les lignes allemandes».

Il confia qu'il était «membre du service secret du War Office», et qu'il cherchait à former une équipe d'élite «pour l'entraîner à pratiquer la guérilla». Les agents n'auraient pas à planifier leurs missions : cet aspect des opérations serait pris en charge par Gubbins et ses têtes pensantes. Ils

1. En français dans le texte. (*Les notes de bas de page sont de la traductrice.*)

n'auraient pas non plus à s'inquiéter de l'armement. Millis Jefferis s'occupait de cela. Leur formation serait prise en charge par un instructeur spécialisé qui leur inculquerait les noirs secrets de l'art de la guérilla. Eux, ils auraient le rôle actif : ils seraient parachutés derrière les lignes ennemies.

Peter Wilkinson écouta Gubbins, vida son verre de cognac et s'engagea sur-le-champ. Il le fit moins parce qu'il était attiré par l'idée de combattre l'ennemi par ces méthodes particulières que parce que, dit-il : « Il me semblait qu'il ne fallait pas passer à côté d'un job qui me valait un déjeuner délicieux arrosé de chevalier-montrachet et qui se terminait par des *fraises des bois*¹⁷. »

Les deux autres invités furent eux aussi conquis par ce bon déjeuner. Ils retournèrent avec Gubbins aux bureaux de Caxton Street pour rencontrer l'embryon d'équipe qui s'étoffait peu à peu. Cela marqua pour eux le début d'une nouvelle vie qui promettait aventure, camaraderie et danger. Une nouvelle vie qui commençait à la seconde même.

Joan Bright s'émerveillait de l'énergie et de l'enthousiasme de Colin Gubbins. Il était passionné par son travail et restait souvent au bureau longtemps après minuit, mais si longue que soit la journée de travail, elle n'était que le prélude à des soirées festives prolongées. S'il y avait une règle que Gubbins ne voulait pas jeter aux orties, c'était bien celle-ci : après l'effort, le réconfort. Il chargea l'un de ses hommes, H.B. Perkins, dit « Perks » [les bons plans], d'organiser les sorties de la bande. C'était un travail que Perks prenait très au sérieux.

Un nouveau venu à Caxton Street fut surpris de voir que Gubbins « venait et semblait beaucoup s'amuser »¹⁸.

1. En français dans le texte.

«Un grand amateur de sorties, un homme à femmes», se rappelle un autre¹⁹. Il restait tard aux soirées, et buvait beaucoup avant «d’aller se coucher à trois ou quatre heures du matin»²⁰. Puis, un peu brumeux, il retournait au bureau au petit matin.

Joan ne pouvait s’empêcher de se demander si la pauvre Madame Gubbins avait déjà vu son mari faire la fête. Elle en doutait, surtout après avoir rencontré la timide et douce Nonie. «C’était avant tout une mère de famille», écrit-elle, ajoutant que ce rôle «devait lui demander beaucoup de patience avec un homme comme Colin»²¹.

Les tensions internationales ne firent que croître tout au long de l’été 1939, donnant lieu à une activité fébrile à Caxton Street. Gubbins fit deux voyages impromptus à Varsovie afin d’établir des contacts avec le renseignement polonais. On redoutait en effet que la Pologne ne soit le premier objectif militaire d’Hitler au cas, plus que probable, où la guerre éclaterait.

Pendant l’absence de Gubbins, Joan fit de son mieux pour organiser les nouvelles recrues. Elle trouvait très agréable d’être entourée de tant de jeunes gens intéressants. «Nos bureaux près de la station de métro de St. James’s Park se remplissaient d’hommes et d’idées.» Elle participa à la mise en place d’une formation de base sur les techniques de guérilla. Joe Holland se chargeait de parler des moyens de subversion, des transmissions radio et de la résistance locale. Ces causeries informelles étaient données dans une salle de Caxton Hall, un lieu qui avait déjà vu passer bien des combats, puisqu’il avait été choisi autrefois par les suffragettes pour réunir leur «Parlement des femmes». Joan avait cependant des raisons plus terre à terre pour choisir cet endroit, sachant que «les allées et venues incessantes donnaient une bonne couverture aux petits groupes

ultrasecrets de jeunes gens en civil qui s’y rendaient»²². Voyant les recrues suivre assidûment la formation, elle ne doutait pas qu’en peu de temps ils formeraient une force d’intervention extrêmement efficace.

Mais du temps, justement, ils n’en avaient pas. Le samedi 19 août, Gubbins reçut des nouvelles inquiétantes du War Office. Le renseignement britannique avait appris qu’Hitler avait l’intention d’envahir la Pologne avant la fin du mois. Trois jours plus tard, le monde entier eut la mauvaise surprise d’apprendre que Joachim von Ribbentrop et Viatcheslav Molotov avaient signé le pacte de non-agression germano-soviétique. L’avenir de la Pologne semblait bien noir : Hitler n’allait sûrement pas tarder à faire franchir la frontière à ses troupes.

Gubbins savait qu’il devait agir, et vite. Il devait envoyer son « aile gauche » en Pologne pour que ses hommes puissent aider la résistance à s’organiser contre l’envahisseur allemand. Il voulait aussi renforcer les liens qu’il avait tissés avec les chefs du renseignement polonais. Malheureusement, ses jeunes agents spéciaux n’avaient encore reçu que la plus rudimentaire des formations, et n’avaient aucune idée de la façon de mener une lutte armée clandestine, sans parler d’enseigner à d’autres ce qu’ils ne savaient pas eux-mêmes. Malgré cela, il voulut retourner en Pologne avec quelques hommes pour au moins tâter la température et se rendre compte du désir des Polonais de résister.

Il fallait faire vite. Gubbins n’eut que trois jours pour constituer son équipe et partir pour Varsovie. Les hommes devaient voyager incognito et la mission rester secrète. Il était essentiel que les Allemands ne se doutent de rien.

Peter Wilkinson, qui était du voyage, avait certainement compris que les beaux jours des dégustations de

chevalier-montrachet étaient terminés. Ne sachant pas ce qu'il fallait mettre dans sa valise pour aller combattre les nazis clandestinement, il demanda conseil au deuxième mari de sa mère, un homme plus tout jeune qui avait fait la guerre de 14-18.

Son beau-père ne manquait pas d'idées, avec deux incontournables pour commencer : une pince coupante et une boussole à liquide avec prisme de visée. Il recommanda à Peter d'aller à l'Army and Navy Store de Victoria Street et de s'acheter ce qu'il y avait de mieux dans le domaine. Peter obéit scrupuleusement, se demandant quand même à quoi une boussole à liquide avec prisme de visée pourrait bien lui servir pour lutter contre les nazis.

Le jour du départ fut vite arrivé. Joan retrouva l'équipe à la gare Victoria pour agiter son mouchoir. «Vingt hommes en civil, munis de passeports les identifiant comme agents d'assurances, voyageurs de commerce, acteurs de music-hall, experts agricoles.» C'était un grand moment de les voir tous ensemble : «Une cellule secrète très dangereuse, regroupant la marine, l'armée de terre et l'armée de l'air.»

Et pourtant, alors qu'elle distribuait aux hommes leurs passeports, elle eut un choc : Caxton Street avait commis sa première grave erreur. «Notre inexpérience en la matière nous avait joué un mauvais tour car les numéros des passeports neufs étaient consécutifs²³.» C'était comme si on emmenait un groupe scolaire vers le front. En temps de guerre, ce genre de bévue aurait pu leur coûter la vie.

La mission, commencée par une bourde, accumula les gaffes en tout genre. On avait averti Peter Wilkinson de l'importance de voyager sans se faire remarquer. Quelle ne fut donc pas sa surprise quand, en retrouvant ses camarades à la gare Victoria, il vit des gens qui, loin de se fondre dans la foule, semblaient se rendre à un bal costumé.

Gubbins lui-même arborait un chapeau vert vif et portait une serviette diplomatique au bout du bras ; Hugh Curteis était en pantalon écossais ; Lloyd-Jones, dit « Boy », s'était déguisé avec un costume gris rayé et un melon miteux, ce qui, de l'avis de Wilkinson, lui donnait l'air « d'un banquier véreux en cavale »²⁴. Un autre membre de la fière équipe, Tommy Davis, avait fait l'effort de choisir des vêtements civils ordinaires, mais gâchait tout avec une cravate aux couleurs de la brigade des Guards.

Il était trop tard pour se changer : le train était prêt à partir pour Douvres. Alors qu'elle leur souhaitait bonne chance, ayant levé les yeux, elle vit que les premiers ballons de barrage montaient dans le ciel, « les précurseurs muets et blancs des épreuves que Londres s'apprêtait à traverser avec les raids aériens »²⁵. Cela lui fit un coup. Même si elle avait passé les quatre derniers mois à préparer la guerre, elle ne réalisa vraiment qu'à cet instant combien tout cela était réel. Les ballons de barrage lui rappelaient ses peurs d'enfant pendant la Grande Guerre.

Gubbins et son équipe empruntèrent un chemin extrêmement détourné pour aller en Pologne afin de ne pas éveiller les soupçons des Allemands. Ils prirent le train jusqu'à Marseille, puis le bateau jusqu'à Alexandrie, puis l'avion pour Varsovie. À leur arrivée en Pologne, il était trop tard. Les troupes allemandes avaient franchi la frontière polonaise avec la rapidité de l'éclair le 1^{er} septembre, et les bombes pleuvaient déjà sur la banlieue de Varsovie.

Gubbins parvint à renouer le contact avec l'excellent agent des renseignements polonais Stanisław Gano, chef du Deuxième Bureau de Pologne. Il parvint aussi à rencontrer brièvement les membres de la jeune résistance polonaise. « Cette quinzaine tragique fut une course contre la montre, toujours sur les routes, jour et nuit, dans des

voitures rapides qui filaient sur des chaussées défoncées, pour aller voir ce qui se passait et tenter de comprendre pourquoi ; puis il fallait revenir pour envoyer des câbles à Londres, et puis repartir en toute hâte vers une autre zone d'activité²⁶. »

Il n'y eut pas le temps de s'essayer à la guérilla : l'avancée rapide des Allemands indiquait clairement à Gubbins que tout était perdu. Il ordonna à ses hommes de se disperser et de se débrouiller pour quitter le pays par leurs propres moyens. De son côté, il partit par le sud en compagnie de Peter Wilkinson qui était un peu déçu par sa première mission de guérilla. Il n'avait même pas utilisé sa pince coupante.

Les deux hommes arrivèrent sans encombre à Bucarest, où ils se prirent une cuite royale au Colorado Club, bouge mal famé où ils flirtèrent avec une danseuse-barmaid-espionne répondant au nom de Mickey Mouse. Wilkinson la reconnut, l'ayant déjà rencontrée dans un night-club qu'il avait fréquenté à Prague. Quand il se fit connaître, elle sembla ravie de le revoir, se rappelant qu'il avait « chanté tous les soirs *I Can't Give You Anything But Love, Baby* ».

Wilkinson et Gubbins terminèrent leur verre, et continuèrent leur tournée des bars par le Nippon Club, où ils finirent complètement « ronds ». Ils achevèrent la soirée « avec deux filles très rigolotes et deux bouteilles de champ » – et le tout pour moins d'une livre. Drôle de guérilla.

Wilkinson tint à cette occasion un journal pour amuser sa mère qui voulait savoir si les agents secrets menaient la vie romantique que l'on croyait. Dans cette version du voyage, il omettait les beuveries, les femmes et même les réunions secrètes avec les officiers du renseignement polonais, ce qui déçut beaucoup sa mère. Elle se plaignit que son journal « aurait pu être écrit par un vicaire chaperonnant un groupe

de vieilles filles victoriennes»²⁷. Il n'en était évidemment rien. Gubbins et Wilkinson avaient profité de l'expédition pour tisser des liens essentiels avec le renseignement polonais.

Gubbins rentra à Londres en octobre pour découvrir qu'on l'avait affublé d'un nouveau surnom. Tout le monde au bureau l'appelait Gubbski, parce qu'il avait si bien su fraterniser avec les Polonais. Joan l'interrogea sur ses voyages – pas seulement le dernier mais aussi les deux précédents – mais Gubbins renâclait à donner des détails.

En l'absence d'informations concrètes, des rumeurs folles commencèrent à faire le tour du bureau. On racontait que Gubbins avait mené des pourparlers secrets entre les agents polonais et britanniques, qu'il y avait eu une rencontre clandestine dans la forêt de Pyry en Pologne, et, encore plus farfelu, qu'un Anglais, rendu méconnaissable par un excellent déguisement et se faisant appeler le professeur Sandwich, avait formé une collaboration entre cryptanalystes britanniques et polonais.

Joan n'arriva jamais à savoir exactement quel avait été le rôle de Gubbins en Pologne. Ce n'était qu'un mystère de plus dans un bureau dont l'essence même était le subterfuge et la dissimulation. À d'autres, qui cherchèrent un peu plus loin, il sembla possible que le bizarre professeur Sandwich – si bon organisateur – ait été Gubbins sous l'un de ses travestissements.

On a peu de certitudes sur les trois voyages de Gubbins en Pologne, et les fichiers consacrés au professeur Sandwich – s'ils existent encore – ne sont pas encore consultables à ce jour. Une chose en tout cas est claire : la rumeur de la rencontre dans la forêt de Pyry était fondée. Elle eut bien lieu et permit à un agent britannique du nom de Wilfred Dunderdale, dit «Biffy», de prendre en charge un sac de voyage

en cuir très lourd qu'il devait rapporter à Londres de toute urgence.

Quand Biffy jeta un coup d'œil dans le sac, il vit qu'il contenait une machine étrange avec des rotors, des rouages et un clavier lumineux. Cette sorte de machine à écrire futuriste était si précieuse que le patron du MI6, Stewart Menzies, alla en personne la récupérer à la gare Victoria.

Menzies se rendait à une soirée officielle quand il apprit que la machine était sur le point d'arriver. Il fit sensation sur le quai de la gare en attendant le train en grand uniforme « avec la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière »²⁸.

C'était un accueil flamboyant digne de cet appareil qui devait avoir une influence capitale sur l'issue de la guerre. Car cette machine – dérobée aux nazis et transférée en Angleterre grâce à l'aide des contacts polonais de Gubbins – était Enigma.

On l'attendait impatiemment à Bletchley Park.

UN GRAND BOUM! POUR CHURCHILL

Colin Gubbins avait eu raison de seriner à son personnel que la tâche de Caxton Street était urgente. Le 3 septembre 1939 à 11 h 15, le Premier ministre Neville Chamberlain annonçait à la nation que l'ultimatum lancé par la Grande-Bretagne à l'Allemagne était resté sans réponse. Hitler refusait de retirer ses troupes de Pologne, ce qui signifiait que l'Angleterre était en guerre. Plus tard dans la journée, le roi George VI prononça un discours vibrant d'émotion à la radio depuis le palais de Buckingham. «Des jours sombres nous attendent, dit-il, et la guerre ne peut plus se limiter aux seuls champs de bataille. Mais nous n'agissons bien qu'en suivant notre idée du bien, et ne pouvons humblement, au nom de notre cause, que nous en remettre à Dieu¹.»

La déclaration de guerre provoqua des réactions très diverses. À Bedford, dans sa salle de séjour de Tavistock Road, Cecil Clarke se mit au garde-à-vous devant son poste de TSF alors que l'hymne national retentissait. John, son fils aîné, fut ravi d'entendre sa première sirène antiaérienne

de la guerre, déclenchée (selon lui) «au cas où des avions allemands arriveraient»². Il fut déçu que ce soit une fausse alerte.

À 100 kilomètres de là, à Londres, Joan Bright ne répondait plus au téléphone qu'à voix basse, ayant trop entendu dire autour d'elle que «les murs ont des oreilles». Dans la soirée, elle faillit être la première victime britannique de la Seconde Guerre mondiale. Elle avait eu l'imprudence d'accepter de se faire raccompagner chez elle après l'heure du couvre-feu par un général de brigade irlandais qui affirmait sa virilité en conduisant sa Rolls-Royce beaucoup trop vite. Alors qu'ils descendaient Tottenham Court à toute allure dans la nuit noire, «la voiture alla s'encaster sur un îlot central pour piéton» et Joan fut violemment projetée en avant³. Elle eut la chance de ne s'en tirer qu'avec une coupure à la lèvre.

Après la déclaration de guerre, le rythme changea à Caxton Street. «La charge de travail ne doubla pas, écrivit quelqu'un du bureau, elle fut aussitôt multipliée par quatre⁴.» Colin Gubbins s'était rendu compte que son équipe était enfin prise au sérieux par les rares responsables de Whitehall qui connaissaient son existence. Le jour du discours historique de Chamberlain à la nation, Gubbins apprit qu'il devait déménager dans les locaux du War Office pour se rapprocher du centre décisionnel de la stratégie militaire. C'était le premier signe indiquant qu'on allait peut-être avoir recours à la guerre irrégulière.

Personne n'étant disponible pour le déménagement, Joan Bright dut se débrouiller toute seule. Elle demanda à sa grande amie Lesley Wauchope de l'aider à emballer les livres et les papiers, et à tout emporter jusqu'à l'immeuble du War Office. Les voilà donc toutes les deux parties, «titubant sous le poids des dossiers et des machines à écrire